

JESSIE

Finistère, août 1919

Une odeur de café montait de la salle à manger de l'hôtel et s'infiltrait sous la porte de leur chambre. Était-ce cela qui l'avait réveillée ? Ou le discret tintement de la cloche de l'église qui venait de sonner l'heure ? Ou les piailllements des moineaux qui nichaient sous l'avant-toit ? Ou l'accent français rocailleux qui montait de la rue étroite ? Il faisait déjà chaud dehors, comme l'attestait la brume de chaleur qui ondoyait devant la fenêtre ouverte. Quelle merveilleuse façon de se réveiller ! Étendue entre les draps chiffonnés aux côtés de son jeune époux... Elle se retourna pour le prendre dans ses bras, mais il n'était pas là. Évidemment. Scotch n'était pas du genre à traîner au lit. Dès qu'il ouvrait l'œil, il fallait qu'il s'active et il ne s'arrêtait que le soir venu, quand il sombrait dans le sommeil après lui avoir fait l'amour.

Faire l'amour, elle en avait entendu parler dans les romans sentimentaux comme ceux qu'elle n'osait pas emprunter à la bibliothèque. Dans ces romans, les héroïnes tournaient de l'œil, disaient oui à tout et se languissaient, et Jessie trouvait leur passivité désolante. Car, contrairement à elles, ses sentiments pour Scotch étaient exubérants et stimulants ; il avait une façon de la regarder et de la toucher qui lui donnait des ailes et la vivifiait. Quand son amie Tuppenny l'avait questionnée sur l'« acte charnel », la seule comparaison que Jessie avait pu trouver était :

— C'est encore mieux que d'être heureuse !

Ce qui était très loin du compte. Car l'amour physique dans toute son étrangeté et son absurdité l'exaltait à tel point que son jeune époux avait découvert, non sans un certain amusement, que Jessie ne se choquait pas facilement.

Comme chaque fois qu'elle pensait à Scotch, un sourire langoureux retroussa ses lèvres, et elle s'étira paresseusement. Comment allaient-ils passer leur journée ? Avec un copieux petit-déjeuner suivi d'une promenade sur la plage de Rague-nez, un paradis pour les peintres qui ne se trouvait qu'à une courte distance en chemin de fer, à l'ouest. Elle explorerait les criques rocheuses, lirait et nagerait, écrirait des lettres (il y avait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas écrit à sa famille), et Scotch allait emporter ses couleurs et ses pinceaux et travailler sans relâche jusqu'à l'heure du pique-nique.

On frappa à la porte, et Jessie s'empara du peignoir en broderie anglaise accroché au montant du lit en fer forgé.

— Madame ? Je vous ai apporté votre *café au lait**¹.

— Tu peux entrer.

La porte s'ouvrit, et une fillette d'environ dix ans entra dans la chambre avec une tasse de café et un broc d'eau qui déborda légèrement lorsqu'elle leva le pied pour refermer la porte derrière elle d'un coup de talon.

— Bonjour, madame !

— Bonjour, Suzette. Ce café sent divinement bon. Scotch est en bas ?

— Oui. Et si vous ne vous dépêchez pas, il va dévorer tous les croissants.

Suzette déposa la tasse pleine à ras bords sur la table de nuit, puis apporta le broc d'eau sur la table de toilette.

— Il fait un temps magnifique. Scotch a dit qu'il fallait vous dépêcher et arrêter de vous prélasser au lit.

— Il aime mener son monde à la baguette, dit Jessie en prenant sa tasse à deux mains et en prenant une gorgée de café.

1. Les mots et groupes de mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (NDT)

— Comme tous les maris, non ?

— Je n'en sais rien. C'est mon premier.

— Vous avez de la chance d'en avoir un, dit Suzette en s'asseyant au bord du lit. Ma cousine était en larmes, hier. Quand je lui ai demandé ce qui n'allait pas, elle a répondu qu'elle ne pourrait jamais se marier parce que tous les jeunes gens qu'elle aimait bien sont morts. Il paraît que sa *patronne** a dit à toutes les filles qu'elles allaient finir célibataires, qu'elles n'auraient jamais d'enfants, juste des chats, et qu'elles devaient être contentes d'avoir un travail. Est-ce qu'il va m'arriver la même chose ?

— Oh ! mais non, Suzette. Il y a des tas de garçons qui vont te faire la cour quand tu seras grande.

— Sauf s'il y a encore la guerre et qu'ils se font tous tuer.

— Il n'y aura plus jamais de guerre. L'humanité n'est pas si bête.

— De toute façon, je n'ai pas envie de me marier et d'avoir une tripotée de petits braillards. Je préfère les chats. Non, mais, vous imaginez qu'en France, bientôt, il va y avoir des centaines et des centaines de chats un peu partout dans les rues. Et en Angleterre aussi, vous croyez ?

— Ça ne m'étonnerait pas.

Avec ou sans chats, des millions de femmes allaient vivre *en solitaire** dans toute l'Europe : célibataires, vieilles filles, veuves ; des femmes trop préoccupées par le rationnement pour songer à s'amuser. Chez elle, à Blichty, beaucoup de ses amies étaient sans mari et allaient le rester. Le jour de ses noces, à l'église, tandis qu'elle remontait l'allée dans sa robe en satin et dentelle irlandaise, Jessie avait senti sur elle des regards envieux qui auraient tout gâché si elle n'y avait pas pris garde. Mais elle était une obstinée que rien ni personne n'aurait pu empêcher de savourer son bonheur.

Le bonheur, pour elle, c'était s'asseoir sur un perron et de regarder Scotch travailler. C'était trouver une crique retirée, où ils pouvaient se baigner nus. C'était se prélasser au lit après l'amour l'après-midi. Somnoler au bord d'une rivière en l'écoutant sifflote. C'était partager un *pichet** de vin à la

terrasse d'un petit café, au-dessus d'une omelette ou d'une *fougasse**. C'était relever les yeux d'un livre et voir qu'il la regardait.

— Buvez votre café ! l'encouragea Suzette en s'en retournant à la porte. N'oubliez pas ce que je vous ai dit à propos des croissants. C'est étonnant que votre mari ne soit pas gros comme la Grosse Bertha.

La porte se referma derrière elle avec un bruit sourd, et Jessie sourit.

Elle était contente d'apprendre que Scotch était en train de se goinfrer de croissants. Un mois seulement plus tôt, à Chambéry, il était tellement malade qu'il n'arrivait plus à manger. Il s'était enrhumé après avoir passé la nuit sur le quai de la gare à Turin et avait attrapé une congestion pulmonaire. On lui avait prescrit toutes sortes de mixtures à base de magnésium et de quinine, ainsi que d'abominables cataplasmes que la *patronne** de l'hôtel avait dû se charger elle-même de lui appliquer, car Jessie ne supportait pas de le voir souffrir.

Elle s'était sentie si jeune et désemparée que, dans un moment de faiblesse et de panique, elle avait écrit chez elle, disant qu'elle était terrifiée et se sentait horriblement seule. Mais, sitôt la lettre partie, elle s'en était voulu, car elle craignait que sa mère lui réponde : *Je savais que toute cette histoire finirait dans les larmes.*

Elle finit son café et alla s'asseoir à la fenêtre pour se peigner les cheveux. De la chambre, on avait vu sur les toits de tuiles où nichaient des pigeons au sommet des cheminées, et sur le clocher de l'église dont la flèche se dressait vers le ciel sans nuages. En bas, dans la rue, un groupe de femmes échangeaient des potins en parlant toutes ensemble, leurs voix aigres tintant comme des grelots. Une femme beaucoup plus jeune, arborant chapeau cloche et jupe à plis couchés, passa devant elles. Toutes se turent et lui lancèrent des regards mauvais avant de reprendre leurs commérages.

Qu'est-ce que Jessie allait porter pour son dernier jour de lune de miel ? Son maillot de bain, naturellement, avec, pardessus, quelque chose qui ne craindrait pas les taches. La robe

sur laquelle elle avait renversé de l'encre ferait parfaitement l'affaire. Environ un an et demi plus tôt, elle l'aurait jetée sans autre forme de procès, mais plus maintenant. Elle ne pouvait pas se le permettre. Elle apprenait à être économe.

Et puis quelle importance, du moment que Scotch se fichait qu'elle ait l'air *sale, débraillée et pauvre* (ainsi qu'elle l'avait écrit à sa mère en prenant soin d'ajouter un point d'exclamation pour bien faire comprendre qu'elle plaisantait). Il la préférait en tenue d'Ève et considérait généralement les vêtements comme des choses encombrantes. La seule fois où elle avait fait des efforts de toilette – de vrais efforts –, c'était au bal de Noël, dans le petit hôtel de Rouen, où ils avaient annoncé leurs fiançailles. Pour l'occasion, elle avait demandé à sa mère de lui envoyer la robe Liberty en soie imprimée de fleurs comme une prairie en été. Elle était coupée comme une tunique grecque : une colonne dorique quand on ne bougeait pas. Et, quand on se mouvait, un tourbillon de couleurs : primevère et géranium, bleuet et vert mousse. Ce soir-là, lorsqu'il lui avait offert la bague, Scotch lui avait murmuré à l'oreille un poème de Robert Herrick en substituant son nom à celui de la maîtresse du poète :

*Quand ma Jessie s'en va de soie vêtue,
Alors, elle m'apparaît
Aussi gracieuse que l'onde qui s'écoule soyeuse.*

Reposant sa brosse à cheveux, Jessie versa de l'eau dans la cuvette et commença à faire sa toilette en fredonnant. Tandis qu'elle passait le gant sur son ventre, elle se demanda quand elle allait annoncer la nouvelle à Scotch. Le bon sens lui dictait d'attendre un peu, au cas où quelque chose irait de travers. Mais au diable le bon sens ! Elle allait le lui dire aujourd'hui même, histoire de finir en apothéose leur séjour au Finistère.

Quelle bonne idée ils avaient eue de venir jusqu'ici ! Au cours des deux derniers mois, Scotch et elle avaient sillonné toute la France et l'Italie, et maintenant qu'ils avaient atteint le *Finis Terrae* (le « bout du monde »), ils ne pouvaient pas aller

plus loin. Leur voyage de noces était terminé, et le moment était venu de retourner à la vraie vie.

La vraie vie... Cela signifiait retourner à Bligthy, où sa mère l'accueillerait avec son air pincé et son regard triste dans la grande maison de Mayfair. Rien ni personne n'avait pu convaincre Mme Beaufoy que sa princesse avait bien fait d'épouser un peintre sans le sou, mais Jessie était décidée à lui prouver le contraire. Un jour, son mari serait si célèbre que ses tableaux se vendraient avant même que les couleurs aient eu le temps de sécher. Comme Picasso.

Sans cesser de chantonner son drôle de couplet (*Y a une pie dans l'poirier/J'entends la mère qui chante**), Jessie enfila son costume de bain, puis sa robe de coton par-dessus, et se précipita au rez-de-chaussée.

Assis dans la salle à manger inondée de soleil, Scotch était en train de tartiner un croissant avec de la confiture d'abricots tout en bavardant avec Suzette. La fillette, les coudes posés sur la table, l'écoutait attentivement.

— Bonjour ! dit Jessie en déposant un petit baiser sur le front de son époux avant de s'asseoir en face de lui.

Il restait un croissant dans la corbeille à pain.

— Je l'ai gardé exprès pour vous, lui dit Suzette.

— Merci, ma poulette, dit Jessie en gratifiant Scotch d'un regard faussement outragé. Si Suzette n'avait pas été là, je parie que je n'aurais rien eu à me mettre sous la dent ce matin.

— C'est ce qui arrive quand on fait la grasse matinée, répondit Scotch. Il y a des heures que je suis levé.

— Il m'a raconté comment il a perdu sa main, annonça Suzette. Ça vous a fait très mal, Scotch ?

— Oui.

— Vous avez pleuré ?

— Comme un bébé.

— Il y a eu beaucoup de sang ?

— Des seaux pleins.

— Et qu'est-ce que vous avez fait de votre main coupée ?

— Suzette ! s'écria sa mère qui était en train de remplir les tasses à une table voisine.

Elle s'approcha en hâte, les joues cramoisies.

— En voilà des façons ! Maintenant, tu vas laisser nos jeunes mariés tranquilles et venir m'aider à la cuisine. Je suis absolument désolée, monsieur, s'excusa-t-elle.

Madame en faisait un peu trop, songea Jessie, car les questions de Suzette n'étaient pas particulièrement déplacées. « Où avez-vous perdu votre bras, votre jambe ou votre œil ? » étaient des questions que l'on posait couramment de nos jours aux jeunes gens manchots, unijambistes ou borgnes. La réponse était généralement « À Verdun » (ou la Marne ou Ypres), mais Scotch avait eu son accident avant la guerre, alors qu'il n'avait que quatorze ans. Il avait eu de la chance, contrairement aux millions de malheureux poilus qui avaient été horriblement mutilés sur le champ de bataille.

— Inutile de vous excuser, madame Simonet. Suzette ne me dérange pas.

Se tournant vers la fillette, dont les yeux brillaient de curiosité, Scotch reprit son récit :

— Quand la faux m'a sectionné le poignet – whooosh ! whooosh ! whooosh ! –, le chien du fermier a attrapé ma main dans sa gueule et a filé avec...

— Non !

— Si. Tous les ouvriers se sont lancés à la poursuite du chien en criant. Pour finir, ils ont réussi à le coincer à côté du puits, mais le chien ne voulait rien savoir. À force de se débattre, la pauvre bête a fini par tomber à l'eau, et ma main avec. Quand ils ont réussi à repêcher le chien, la main avait disparu.

La voix de Scotch se fit soudain solennelle, et il ajouta :

— Jamais plus personne n'a osé boire l'eau du puits après cela.

Suzette et sa mère restèrent bouche bée. Et Jessie aussi. Mais Mme Simonet referma brusquement sa mâchoire et, saisissant sa fille par l'oreille, lui ordonna :

— Et maintenant, à la cuisine, Suzette. Et que ça saute !

Nullement intimidée, Suzette descendit de sa chaise.

— Mon oncle m'a raconté une histoire d'horreur, une fois,

à propos d'une main qui bouge toute seule. Elle va partout et terrorise les gens, et...

— Suzette !

Suzette fit la grimace.

— Oui, ça va, ronchonna-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Avec un sourire confus, Mme Simonet s'en fut la rejoindre.

— Je vais vous faire préparer un panier-repas, dit-elle. Madame, monsieur, je vous souhaite une bonne journée.

— Merci, dit Scotch en décochant à Mme Simonet un sourire à faire fondre les pierres.

Puis il déchira un morceau de croissant et l'avalait tout rond.

— C'est vrai qu'un chien a volé ta main ? demanda Jessie, incrédule.

— Non. Ma main a été enterrée. Mais, si je disais la vérité, l'histoire ne serait pas aussi chouette, n'est-ce pas ?

Jessie lui sourit, puis elle se pencha au-dessus de la table et lui caressa la joue.

— Pas étonnant que les enfants t'adorent. Que tout le monde t'adore. Tu es un charmeur-né.

Scotch s'essuya les lèvres avec sa serviette, puis la reposa et dit :

— À propos de charme, où est la figurine égyptienne que je t'ai donnée ?

— Ici même, dans ma poche. Elle s'est prise dans mes cheveux quand je me suis habillée.

Elle sortit la petite amulette de jade de sa poche et la tint par le ruban de soie auquel Scotch l'avait attachée.

— Si tu veux bien m'autoriser, dit Scotch en venant se poster derrière elle.

Jessie ramena les deux extrémités du ruban derrière sa nuque, et, en quelques secondes, elles furent nouées. Sa dextérité ne laissait jamais de la surprendre.

— Finis-moi ce déjeuner en vitesse, lui dit-il en effleurant son épaule d'un baiser. On a un train à prendre.